LE COMTE D'ESSEX, TRAGÉDIE DE T. CORNEILLE

Thomas Corneille

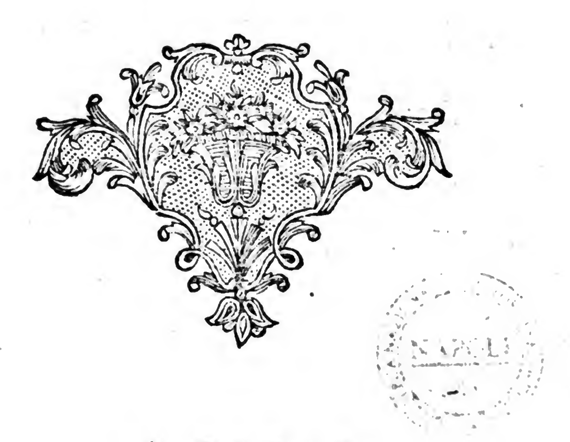


LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE

DE T. CORNEILLE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DAMONVILLE, Quay des Auguſtins, à S. Étienne.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du Comte d'Eſſex.

LE COMTE D'ESSEX.

CECILE, Ennemi du Comte d'Eſſex.

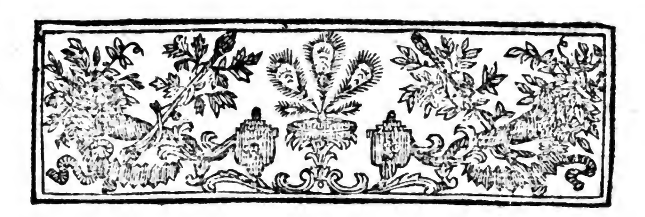
LE COMTE DE SALSBURY, ami du Comte d'Eſſex.

CROMMER, Capitaine des Gardes de la Reine.

TILNEY, confident d'Eliſabeth.

SUITE.

La Scene eſt à Londres.



LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre ;
Quel que ſoit ſon courroux, l'amour ſçaura l'éteindre ;
Et dans l'état funeſte où m'a plongé le ſort,
Je ſuis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me ſoit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, ſur l'appui de ſon nom,
Devroit, comme du crime, être exempt de ſoupçon :
Mais enfin cent exploits & ſur mer & ſur terre

M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre ;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi, quand l'imposture auroit surpris la Reine,
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine ;
Et l'on ne sçait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je sçais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire ;
Vos services sont grands ; & jamais Potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son Etat.
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la Reine, au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout à-coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Hé ! quelle sureté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice ?
Un faux pas y fait cheoir ; mille fameux revers,
D'exemples étonnans ont rempli l'Univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble....

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble ?
L'imposture m'attaque, il est vrai ; mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans Etats.
Il a tout fait pour elle, & j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout.
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'Etat fleurit par vous, par vous on le redoute ;
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, & non pas ses exploits.
On veut que vos amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues ;

Qu'au Comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit;
Et qu'avec l'Irlandais, appuyant sa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice est puissant.

LE COMTE.

Hé! que peut leur rapport, si je suis innocent?
Le Comte de Tyron, que la Reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
Et je croirois servir l'Etat plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me seroit utile
A chasser un Coban, un Raleg, un Cécile,
Un tas d'hommes sans nom, qui lâchement flatteurs,
Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la Reine, qu'ils séduisent,
Ne veut pas que contr'eux les gens de bien l'instruisent.
Maîtres de son esprit, il lui font approuver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chûte des autres....

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, sur quels justes projets,
Avez-vous de la Reine assiégé le Palais,
Lorsque le Duc d'Irton épousant Henriette....

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maître.
C'en est fait; biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Qu'une flamme secrette
Unissoit mon destin à celui d'Henriette:
Et que de mon amour, son jeune cœur charmé,
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser....

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la Reine,
Elle avoit sçu, vers moi, le penchant qui l'entraîne.
Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la Reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée... Hé! qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparoit à cette affreuse peine;
Mais après la menace, un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour;
Enfin, par mon absence, à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie;
Elle m'aimoit sans doute, & n'a donné sa foi,
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen, j'ai fait prendre les armes;
En tumulte, au palais je suis vîte accouru;
Dans toute sa fureur mon transport a paru;
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise,
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le Duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déja l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;
Malheureux de sçavoir, qu'après ce vain effort,
Le Duc toujours heureux, jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais dans l'heureux succès que vos soins avoient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû?

La Reine, dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits.....

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas ! cet excès de faveur,
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle, il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hazarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolc je me feignis amant ;
Soudain, son implacable & jalouse colere
Eloigna de mes yeux & la sœur & le frere.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, & mon malheur extrême.
Quel supplice ! Un rival posséde ce que j'aime !
L'ingrate, au Duc d'Irton a pu se marier !
Ah, Ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! Et ce cœur en deviendroit capable !
Ah, non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire....

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai causé vos malheurs ; & le trouble où vous êtes,
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites.
Je me les fais pour vous : vous m'aimez ; & jamais

Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre;
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien,
Du plaisir d'être à vous, fît son unique bien.
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine;
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine:
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable,
C'est un crime qui rend sa perte inévitable.
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foiblesse
Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse;
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets, qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour, leur indigne attentat
Vous eût, dans son esprit, fait un crime d'Etat:
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sureté mon hymen importoit;
Il falloit vous trahir, mon cœur y résistoit.
J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame, & vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime,
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez,
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Eh! que peut me servir le destin le plus doux?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être, en dépit de la Reine,
Qu'à me le conserver, vous prissiez quelque peine.

Une autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement;
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encore une fois, j'oserois vous le dire,
Pour moi, contre ce cœur, votre bras s'est armé.
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, plût au Ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas, avec tant de rigueur,
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur;
Pour vous, au plus haut point ma flamme étoit montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le Comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu; j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre;
Vous n'êtes point forcé de brûler pour un autre;
Et, quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrace extrême,
Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire,
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire;
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la Reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De son amour pour vous, elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, & vous justifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier ? Moi ! Ma ſeule innocence,
Contre mes envieux, doit prendre ma défenſe ;
D'elle-même on verra l'impoſture avorter ;
Et je me ferois tort ſi j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un ſujet illuſtre aſſuré mieux la gloire ;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de cheoir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec d'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſé de révoltes publiques.
Avoir, à main-armée, inveſti le Palais....

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épouſez le Duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme.
Que ne ſçus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous auroit ordonné d'obéir,
J'aurois.... Mais c'en eſt fait. Quoi que la Reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtére éclairci,
Pour combler mes malheurs, vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la Reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardoit ſa Couronne.
Des témoins contre vous en ſecret écoutés,
Font, pour vrais attentats, paſſer des fauſſetés ;
Raleg prend leur rapport, & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baſſe & ſervile ;
Mais leur malice en vain conſpire mon trépas,
La Reine me connoît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point ; de vos froideurs pour elle,
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit....

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit ;
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête ?

LE COMTE.

On n'oseroit, Madame ;
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la Reine soit chere,
Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colere,
Elle veut vous parler ; &, si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens, mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
Mais, m'étant fait déja l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours, je dois faire le reste,
Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah ! pour les conserver,
Il étoit un moyen plus facile à trouver.
C'étoit, en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyiez... Ciel ! Quelle est votre injustice !
Vous redoutiez ma perte, & ne la craigniez pas,
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne....

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne :
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté,
Eût de notre secret trahi la sureté,
L'orage est violent ; pour calmer sa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie ;
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur.... Adieu, je m'embarrasse :
Et Cécile, qui vient, me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CECILE.

CECILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire sçavoir,
Que vous vous teniez prêt, dans une heure, à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit un assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence, auprès d'elle, eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime ;
Et me tiendrois heureux que sa sincérité,
Contre vos ennemis, fit votre sureté.

LE COMTE.

Ce zèle me surprend, il est & noble & rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un Juge tel que vous ;
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace,
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes, pour me perdre, osent-ils inventer ?
Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je, pour y répondre, à prendre des mesures ?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret ;
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CECILE.

C'est reconnoître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître les défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,

Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur ſentiment ſoit différent du mien,
Ce ſont gens ſans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité, ſans doute,
Que ſans mal juger d'eux, la Reine les écoute :
J'y crois de la juſtice, & qu'enfin il en eſt
Qui parlant contre moi, parlent ſans intérêt.
Mais Raleg, mais Coban, mais vous même, peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiſſera dans le poſte où je ſuis,
Vos avares deſſeins ſeront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miſeres communes ;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à reſpirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre aſſez qu'en effet vous êtes populaire ;
Mais dans quelque haut rang que vous ſoyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renverſé.
Ce poſte a ſes périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai ſans feindre,
Comme il eſt élevé, tout m'y paroît à craindre ;
Mais quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor ſi-tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loiſir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je ſuis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop conſtant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'eſt favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend ſi charitable,
Depuis quand, & ſur quoi vous croyez-vous permis
De penſer que le tems ait pu nous rendre amis ?
Eſt-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foibleſſes,
Aimer les lâchetés, appuyer des baſſeſſes,

Et prendre le parti de ces hommes sans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CECILE.

Je souffre, par raison, un discours qui m'outrage;
Mais réduit à céder, au moins j'ai l'avantage,
Que la Reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sçais que contre moi vous animez la Reine,
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grace, aura besoin de moi.

CECILE *seul.*

Agissons, il est tems, c'est trop faire l'esclave,
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave,
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable,
C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupable;
Et la belle Suffolc, refusée à ses vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'étoit-ce pas lui dire

Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ;
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déja marqué ?
Oui, de ma passion il sçait la violence,
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour sa vengeance ;
Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'Etat qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolc cause sa peine ;
Mais, Madame, un sujet doit-il aimer sa Reine ?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher,
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

ELISABETH.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le Comte, en m'aimant, n'auroit eu rien à craindre,
Je lui donnois sujet de ne se point contraindre ;
Et c'est de quoi rougir, qu'après tant de bonté,
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il espere ?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espere ? Et qu'en puis-je espérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
Triste & bizarre orgueil, qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang suprême ;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi,
Qui dans le Trône assis fût au-dessous de moi.
Je sçais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance, est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,

Qu'il le ſçait, qu'il le voit, la ſouffrance eſt aiſée.
Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer....
Mais, que dis-je ? D'une autre il s'eſt laiſſé charmer ;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la ſatisfaire, il veut perdre ſa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colere à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour, qu'un long mépris outrage,
Las enfin de ſouffrir, ſe convertit en rage,
Et je ne réponds pas....

SCENE II.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

He bien, Ducheſſe, à quoi
Ont pu ſervir les ſoins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte, & ſe rend-il traitable ?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable ;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas.
Mais il ne peut ſouffrir ſans quelque impatience,
Qu'on oſe auprès de vous noircir ſon innocence :
Le crime, l'attentat, ſont des noms pleins d'horreur,
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur ;
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa Reine écoute
Ce que des impoſteurs....

ELISABETH.

Je lui fais tort, ſans doute ;
Quand juſqu'en mon Palais il oſe m'aſſiéger,
Sa révolte n'eſt rien, je la dois négliger ;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ſes projets la plus haute innocence :
Ciel ! Faut-il que ce cœur, qui ſe ſent déchirer,
Contre un ſujet ingrat tremble à ſe déclarer ?
Que ma mort, qu'il réſout, me demandant la ſienne.

Une

Une indigne pitié m'étonne, me retienne ;
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sureté ?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine ;
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ses injustices,
J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut, en l'abaissant, étonner les ingrats ;
Il faut à l'Univers, qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple ;
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour ses ennemis vous vous intéressez,
Madame ? Ignorez-vous que l'éclat de sa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en secret l'envie ;
Coupable en apparence....

ELISABETH.

Ah ! dites en effet,
Les temoins sont ouis, son procès est tout fait ;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe, autrement.....

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur des faux attentats ?

ELISABETH.

Ah, plût au Ciel ! Mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les portes ?
Si le peuple, qu'en foule il avoit attiré,
Eût appuye sa rage, il s'en fût emparé ;
Plus de Trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur, de lui charmé,
Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ELISABETH.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime !

M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser ?
Suffolc me l'a ravi ; Suffolc, qu'il me préfere,
Lui demande mon sang ; le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit ?
Il falloit, il falloit, à plus de violence,
Contre cette rivale, enhardir ma vengeance ;
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahi, & d'une ame infidéle
Excité contre vous.....

ELISABETH.

Je souffre tout pour elle ;
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir !

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer.... Maïs Cécile s'avance.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE, TILNEY.

CECILE.

On ne pouvoit user de plus de diligence.
Madame, on a du Comte examiné le seing
Les écrits sont de lui, nous connoissons sa main ;
Sur son secours offert, toute l'Irlande est prête
A faire, au premier ordre, éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'Etat,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH *à la Duchesse.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse ;

Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connois la cause, il est son ennemi.

CECILE.

Moi, son ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le suis des traîtres,
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas si peu de gloire,
Que vous dûssiez si-tôt en perdre la mémoire ;
L'Etat, pour qui cent fois on vit armer son bras,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidéle,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le Comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime....

ELISABETH.

Hé bien, on le verra.

(*à Cécile*)

Assemblez le conseil, il en décidera ;
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah ! que voulez-vous faire,
Madame ? en croyez-vous toute votre colére ;

Le Comte....

ELISABETH.

Pour ſes jours n'ayez aucun ſouci.
Voici l'heure donnée, il va ſe rendre ici;
L'amour que j'eus pour lui le fait ſon premier Juge,
Il peut y rencontrer un aſſuré refuge;
Mais ſi dans ſon orgueil il oſe perſiſter,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je ſuis laſſe de voir....

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

Le Comte eſt là, Madame.

ELISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déja mon ame!
C'eſt lui, de mes bontés qui doit chercher l'appui;
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

Comte, j'ai tout appris; & je vous parle, inſtruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite;
J'en ſçais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez juſqu'au Trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiere eſtime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous, que de vos attentats,
Votre Reine aujourd'hui ne ſe ſouvienne pas.
Pour un ſi grand effort qu'elle offre de ſe faire,
Tout ce qu'elle demande eſt un aveu ſincere.

S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser ;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner, doit craindre ma vengeance ;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un sujet à sa Reine,
Et sçais trop que le Trône où le Ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours ;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation, n'en peut souffrir l'injure ;
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'Etat tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez foibles indices ;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain....

LE COMTE.

Madame, je le voi.
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime ;
Et toute ma vertu, contre leur lâcheté,
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au Trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce dégré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime ;

Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, (car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner;)
Pourquoi vouloir ma perte; & qu'avoit fait la Reine,
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avoit charmé; mais si tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs,
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, & tu l'as pu connoître;
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon Empire
Ce comble de puissance où l'on sçait que j'aspire;
Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête si chere,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main avant de l'acquérir.
Espere, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
Mérite par tes soins, que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci.
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entiere;
Que cette Elisabeth, si hautaine, si fiere,
Elle à qui l'univers ne sçauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher,
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,

De croire qu'un ſujet ne ſoit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté ſe réſout ;
Que ſçais-tu ſi le tems n'en viendra pas à bout ?
Que ſçais-tu....

LE COMTE.

Non, Madame ; & je puis vous le dire,
L'eſtime de ma Reine à mes vœux doit ſuffire ;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois ſa gloire, à ne l'empêcher pas.

ELISABETH.

Ah ! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale,
Le Trône te plairoit, mais avec ma rivale ;
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te ſéduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois ſans défenſe,
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
Et ſi, pour contenter quelque ennemi ſecret,
Vous ſouhaitez mon ſang, je l'offre ſans regret.

ELISABETH.

Va, c'en eſt fait, il faut contenter ton envie ;
A ton lâche deſtin j'abandonne ta vie ;
Et conſens, puiſqu'en vain je tâche à te ſauver,
Que ſans voir.... Tremble, ingrat, que je n'oſe achever ;
Ma bonté qui toujours s'obſtine à te défendre,
Pour la derniere fois cherche à ſe faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'eſt offert, tu le peux accepter.
Mais ſi....

LE COMTE.

J'accepterois un pardon ? Moi, Madame ?

ELISABETH.

Il bleſſe, je le vois la fierté de ton ame ;
Mais s'il te fait ſouffrir, il falloit prendre ſoin
D'empêcher que jamais tu n'en euſſes beſoin ;
Il falloit, ne ſuivant que de juſtes maximes,
Rejetter....

LE COMTE.

Il eſt vrai, j'ai commis de grands crimes,
Et ce que ſur les mers mon bras a fait pour vous,

Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le ſçavez, Madame, & l'Eſpagne confuſe,
Juſtifie un vainqueur que l'Angleterre accuſe.
Ce n'eſt pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'oſe joindre ma voix.
Tout autre, pour ſa Reine, employant ſon courage,
En même occaſion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs aſſuré mon deſtin;
Ailleurs, ſi l'impoſture eût conſpiré ma honte,
On n'auroit pas ſouffert qu'on ôtât...

ELISABETH.

Hé bien, Comte,
Il faut faire juger, dans la rigueur des loix,
La récompenſe dûe à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans ſervices,
Vos Juges n'auront pas les mêmes injuſtices;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine,
De vos accuſateurs ſervir l'injuſte haine?
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels Juges avez-vous pour y trouver aſyle?
Ce ſont vos ennemis, c'eſt Raleg, c'eſt Cécile;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant,
Qui cherche votre mort, vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi! ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?
S'il eſt dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat.
Vous ſçavez là-deſſus quelle eſt mon innocence,

Et

Et ma gloire avec vous étant en aſſurance,
Ce que mes ennemis en voudront préſumer,
Quoi qu'oſe leur fureur, ne ſçauroit m'allarmer.
Leur impoſture enfin ſe verra découverte;
Et, tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte;
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire
Me faiſoit craindre ſeule un arrêt trop ſévere,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eutes pour moi;
Mais des témoins ouis ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez....

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande;
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés,
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flammes ſecrettes?
Ce péril vous étonne, & c'eſt vous qui le faites?
La Reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous qui refuſant....

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame:
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! ſi de quelque eſpoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts, je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre ſon courroux:
Mais, ſi je n'obtiens rien, ſongez que votre vie,
Depuis long-tems en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte aſſez déja pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir, vous cauſiez mon trépas;
C'eſt vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE.

Ah, Madame !
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours.... Quoi ! me quitter ainsi ?

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'Est avec déplaisir que je parois ici ;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Hé bien, de quoi ? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage est joint à l'injustice ?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez ;
J'obéis à regret ; mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant son épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons, quelque douleur que j'en puisse sentir,
La Reine veut se perdre, il faut y consentir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, CECILE, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte est condamné ?

CECILE.

C'est à regret, Madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.
Ses Juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix ;
Comme, pour affoiblir toutes nos procédures,
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son Jugement voulu me recuser.
La loi le défendoit, & c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

ELISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CECILE.

Le coup, pour vous, Madame, alloit être funeste ;
Du Comte de Tyron, de l'Irlandais suivi,
Il en vouloit au Trône, & vous l'auroit ravi.

ELISABETH.

Ah ! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace :
A m'ôter la Couronne, il croyoit l'engager.
Quelle excuse à ce crime, & par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CECILE.

Lui ? Qu'il n'avoit rien à dire,

Que pour toute défense, il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ELISABETH.

Quel orgueil ! Quoi ! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance, il brave mon pouvoir ?
Il ose...

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses Juges étoient coupables de son crime,
Et qu'ils craignoient de lui, dans ce pas hazardeux,
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse ;
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit ? J'en rougis & me tais.

ELISABETH.

Ah ! Quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'auroit obtenue,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue ;
Je voyois à regret qu'il vouloit me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer ;
Mon bras, lent à punir, suspendoit la tempête ;
Il me pousse à l'éclat, il payera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout, pour empêcher sa mort ;
Le peuple, qui la craint, peut faire quelque effort.
Il s'en est fait aimer, prévenez ses alarmes ;
Dans les lieux les moins sûrs, faites prendre les armes.
N'oubliez rien : allez.

CECILE.

Vous connoissez ma foi,
Je réponds des mutins ; reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

ENfin, perfide, enfin ta perte eſt réſolue ;
C'en eſt fait, malgré moi, toi-même l'as conclue ;
De ma lâche pitié tu craignois les effets,
Plus de grace, tes vœux vont être ſatisfaits.
Ma tendreſſe emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe, il eſt tems d'avoir ſoin de ma gloire ;
Il eſt tems que mon cœur juſtement irrité,
Inſtruiſe l'Univers de toute ma fierté.
Quoi ! de ce cœur ſéduit, appuyant l'injuſtice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice ?
J'en ſçaurai le coup prêt d'éclater, le verrai ;
Tu m'auras dédaigné, & je le ſouffrirai ?
Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux ; pour te plaire, il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'oſois oublier,
Pour permettre à l'amour de te juſtifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil, peut-être un peu trop prompte,
Vous avez conſenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'arrêt de ſon trépas ;
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELISABETH.

Il ne mourra pas, lui ? Non, crois-moi, tu t'abuſes ;
Tu ſçais ſon attentat ; eſt-ce que tu l'excuſes ?
Et que de ſon arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il ſoit injuſte, ou trop précipité ?
Penſes-tu, quand l'ingrat contre moi ſe déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare ?
Et que je venge trop, en le laiſſant périr,
Ce que par ſes dédains l'amour m'a fait ſouffrir ?

TILNEY.

Que cet arrêt ſoit juſte, ou donné par l'envie,

Vous l'aimez, cêt amour lui ſauvera la vie ;
Il tient vos jours aux ſiens ſi fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere en vain vous le déguiſe ;
Vous pleureriez la mort que vous auriez permiſe ;
Et le ſanglant éclat qui ſuivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins ſur lui que ſur vous.

ELISABETH.

Ah, cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Eſt-ce une paſſion indigne d'une Reine ?
Et l'amour qui me veut empêcher de regner,
Ne ſe laſſe-t-il point de ſe voir dédaigner ?
Que me ſert qu'aux dehors redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puiſſance affermie,
Si mon cœur au dedans triſtement déchiré
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aſpiré ?
Mon bonheur ſemble avoir enchaîné la victoire ;
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire ;
Et d'un ſujet ingrat, ma preſſante bonté
Ne peut même, en priant, réduire la fierté ?
Par ſon fatal arrêt, plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée ?
Laiſſeras-tu périr, ſans pitié, ſans ſecours,
Le ſoutien de ta gloire & l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez !

ELISABETH.

Oui, je pleure,
Et ſens bien que s'il meurt, il faudra que je meure.
O vous, Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés ;
Une Reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, oſe verſer des larmes !
Encor s'il étoit ſûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus ;
Que le lâche preſſé du vif remords que donne...
Qu'en penſes-tu ? Dis-moi, le plus hardi s'étonne !
L'image de la mort, dont l'appareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,

Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence ?
Que sûr que mes bontés passent ses attentats....

TILNEY.

Il doit y recourir ; mais, s'il ne le fait pas ?
Le Comte est fier, Madame.

ELISABETH.

Ah ! tu me désesperes.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'Etat par ma chûte en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublirai le passé.
Mais quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y résoudre ;
Si me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi Reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser ?
Sauvons-le malgré lui, parle, & fais qu'il te croie ;
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie ;
Et ménageant ma gloire, en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi :
Fais lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête ;
Et si pour l'ébranler, il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin ;
Laisse, laisse ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même ;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage :
Enfin, si pour ta Reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne & s'arrache à la mort ;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie :
Ne perds point de tems, cours, & me laisse écouter
Ce que, pour sa défense, un ami vient tenter.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MAdame, pardonnez à ma douleur extrême,
Si, paroiſſant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, ſaiſi d'effroi, pour vous, pour vos Etats,
J'oſe vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais ſi l'arrêt donné vous ſemble légitime,
Vous le paroîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeſte coup, quelle tête il fait cheoir?
C'eſt ce fameux héros, dont cent fois la victoire,
Par les plus grands exploits, a conſacré la gloire,
Dont par-tout le Deſtin fut ſi noble & ſi beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
Après que ſa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a ſervi de théatre,
Pourrez-vous conſentir qu'un échafaud dreſſé
Montre à tous de quel prix il eſt récompenſé?
Quand je viens vous marquer ſon mérite & ſa peine,
Ce n'eſt point ſeulement l'amitié qui m'amene,
C'eſt l'Etat déſolé, c'eſt votre Cour en pleurs,
Qui, perdant ſon appui, tremble de ſes malheurs.
Je ſçais qu'en ſa conduite il eut quelque imprudence;
Mais le crime toujours ne ſuit pas l'apparence:
Et dans le rang illuſtre où ſes vertus l'ont mis,
Eſtimé de ſa Reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de ſa mort ſe rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ſes droits,
Et qu'elle eſt la vertu la plus digne des Rois.

ELISABETH.

Comte de Salsbury, j'eſtime votre zèle;
J'aime à vous voir ami généreux & fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt

Vous

Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en ſens, ainſi que vous, une douleur extrême,
Mais je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laiſſé du Comte éclaircir le forfait,
C'eſt lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouoit ſon crime,
On le ſçait, j'ai voulu lui rendre mon eſtime;
Ma bonté n'a ſervi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux eſt l'ordinaire écueil.
Des ſoins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique ſûr d'y périr, il s'eſt fait un outrage.
Si ſa tête me fait raiſon de ſa fierté,
C'eſt ſa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite ſans doute une honteuſe peine,
Quand ſa fierté combat les bontés de ſa Reine.
Si quelque choſe en lui vous peut, vous doit bleſſer,
C'eſt l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaiſſer,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de ſa vie;
Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins ſervie?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'eſt rien d'impoſſible à ſon bras?
Par ſon ſang prodigué, par l'éclat de ſa gloire,
Daignez, s'il vous en reſte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que ſi jamais il vous fut néceſſaire,
Ce qu'il a déja fait, il peut encor le faire;
Et que nos ennemis tremblans, déſeſpérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdez.

ELISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je ſuis Reine,
Il eſt ſujet, coupable & digne de ſa peine;
L'arrêt eſt prononcé, Comte, & tout l'univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait ſouhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par là de la mort il a pû s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un ſujet téméraire,

A d'impuissans éclats réduise ma colere ;
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir,
Que j'ai connu son crime, & n'osai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte & de ligues secrettes ;
Mais, Madame, on se sert de lettres contresaites ;
Les témoins par Cécile, ouis, examinés,
Sont témoins, que peut-être on aura subornés ;
Le Comte les récuse, & quand je le soupçonne....

ELISABETH.

Le Comte est condamné ; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juste orgueil, que son audace irrite,
Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

VEnez, venez Duchesse, & plaignez mes ennuis ;
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis ;
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable,
Lui-même, contre moi, ne soit inéxorable.
Ciel, qui me fis un cœur & si noble & si grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent ?
Falloit-il qu'un ingrat, aussi fier que sa Reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine ;
Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter, ou ma perte, ou ma honte ;
Je péris par sa mort ; & le voulant sauver,
Le lâche impunément aura sçu me braver.
Que je suis malheureuse !

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre.

Mais ſi le Comte oſoit, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon, accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſupplice,
La priſon vous pourroit...

ELISABETH.

Non, je veux qu'il fléchiſſe.
Il y va de ma gloire, il faut qu'il céde.

LA DUCHESSE.

Hélas !
Je crains qu'à vos bontés il ne ſe rende pas ;
Que voulant abaiſſer ce courage invincible,
Vos efforts....

ELISABETH.

Ah ! j'en ſçais un moyen infaillible,
Rien n'égale en horreur ce que j'en ſouffrirai ;
C'eſt le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais ſi toujours d'orgueil ſon audace eſt ſuivie,
Il faudra le ſauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà réſolue. O vœux mal exaucés !
O mon cœur, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſez ?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir eſt grand, mais je connois le Comte,
Il voudra....

ELISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte ;
Je le ſçais ; mais enfin je vaincrai ſans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolc, c'eſt elle qui l'engage
A lui faire raiſon d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeſte deſſein,
Je veux, je ſouffrirai qu'il lui donne la main ;
Et l'ingrat, qui m'oppoſe une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là ſeulement vous croyez le toucher,
Apprenez un ſecret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée,
Vous le punites trop, il ne l'a point aimée ;
C'eſt moi ſeule, ce ſont mes criminels appas,
Qui ſurprirent ſon cœur, que je n'attaquois pas.

Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter,
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le tems vous rendroit favorable à sa flamme;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolc fût sans appas,
Il feignit de l'aimer, pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur, dont la contrainte irritoit les désirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi qui l'usurpai, vous en futes bannie,
Je vous nuisis, Madame, & je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner;
Eloigné de la Cour, il sçut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au Palais dans le moment fatal
Que l'Hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, & c'est ce qu'il vous cache;
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant:
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, Madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous futes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses Juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous,
Contre un si cher coupable, un peu moins de courroux.

ELISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave; & contraire à moi-même,
Je vous assurerois, en l'osant secourir,

La douceur d'être aimée, & de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, & que je sois vengée,
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée,
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;
Et la raison d'Etat, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! Vous pourriez vous immoler sa vie?
Je ne me répens point de vous avoir servie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa Reine, & rejetter sa foi?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ELISABETH.

Moins que vous; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain, de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne suis point aimée,
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout;
Et, dans ce désepoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paroître un cœur plus magnamine,
Ma sévere vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELISABETH.

J'ai tort, je le confesse; &, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale,
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes sont puissans!
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble,
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble,

Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer.
Un prix bien inégal nous en payera la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine:
Mais n'importe, il vivra, ſon crime eſt pardonné,
Je m'oppoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſçait, la terre toute entiere
D'une juſte ſurpriſe en ſera la matiere;
Ma gloire, dont toujours il s'eſt rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entiere puiſſance,
Allez; pour le ſoumettre, uſez de violence,
Sauvez-le, ſauvez-moi; dans le trouble où je ſuis,
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, ſans doute, au ſouci qui t'amene;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te ſemble à redouter,
J'aime mieux le ſouffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté ſouffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la fait voir par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte appareil approcher à pas lents....

LE COMTE.

Je ne le céle point, je croyois que la Reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, ſans peur d'être arrêté,
J'en faiſois pour ma vie un lieu de ſureté.

Non, qu'enfin, si mon sang a tant dequoi lui plaire,
Je voye avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée, elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le Ciel m'en est témoin, jamais sujet fidéle
N'eut pour sa Souveraine un cœur si plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fierement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable;
Et tout autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine,
Mais daignez l'adoucir, & sa colere est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et quand, pour vous sauver, elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous....

LE COMTE.

Ah! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tâche trop noire,
Il est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser; que sa colere accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable:
Cécile les entend, & les a suscités,
Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés;
Que Raleg, que Cécile, & ceux qui leur ressemblent,

Ces infâmes, ſous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil ſang leur infidélité.
Alors, en répandant ce ſang vraiment coupable,
La Reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de ſa rigueur le foudroyant éclat,
Affermiſſant ſa gloire, aura ſauvé l'Etat;
Mais ſur moi, qui maintiens la grandeur ſouveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine,
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits....
Non, la poſtérité ne le croira jamais.
Jamais on ne pourra ſe mettre en la penſée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée,
Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler....
Mais la Reine le voit, & le voit ſans trembler;
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiéte,
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en déſeſpere,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colere;
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſçait, mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffriroit plus à me laiſſer la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du reſpect;
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrois toujours l'être;
Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine,
C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la Reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chere,
Qui me fera bientôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver ; mais, encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je ſçais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zèle s'oppoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe ;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

O Fortune ! ô grandeur ! dont l'amorce flatteuſe
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuſe,
De tant d'honneurs reçus, c'eſt donc-là tout le fruit ?
Un long-tems les amaſſe, un moment les détruit.
Tout ce que le deſtin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'eſt projet ſi haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui, ſe peut-il qu'on le croie,
C'eſt ſur un échafaud que la Reine m'envoie ;
C'eſt-là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HÉ bien, de ma faveur vous voyez les effets ?
Ce fier Comte d'Effex, dont la haute fortune
Attiroit des flatteurs une foule importune,
Qui vit de fon bonheur tout l'Univers jaloux ;
Abattu, condamné, le reconnoiffez-vous ?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de deftinée :
Tout paffe ; & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'euffe éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout paffe,
Rien ne change pour vous, fi vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre affez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre feule fierté, qu'elle voudroit abattre,
S'oppofe à fes bontés, s'obftine à les combattre.
Contraignez-vous ; un mot qui marque un cœur foumis,
Vous va mettre au-deffus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi, quand leur impofture indignement m'accable,
Pour les juftifier je me rendrai coupable,
Et, par mon lâche aveu, l'Univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront juftement condamné ?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence ;
Mais enfin, elle cherche un aide à fa clémence.
C'eft votre Reine ; &, quand pour fléchir fon courroux,
Elle ne veut qu'un mot, le refuferez-vous ?

LE COMTE.

Oui, puifqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même ;
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux ! Ah, ciel ! pouvez-vous croire
Que fur un échafaud vous fauviez votre gloire ?

Qu'il ne ſoit pas honteux à qui s'eſt vu ſi haut....

LE COMTE.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud ;
Ou ſi dans mon arrêt quelque infâmie éclate,
Elle eſt, lorſque je meurs, pour une Reine ingrâte,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à ſouhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre,
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, déſeſpéré, le jour m'eſt odieux.
A quoi me ſerviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux ſentir l'infortune ?
Pour la ſeule Ducheſſe il m'auroit été doux
De paſſer.... Mais, hélas ! un autre eſt ſon époux,
Un autre, dont l'amour moins tendre, moins fidéle....
Mais elle doit ſçavoir mon malheur, qu'en dit-elle ?
Me flattai-je en croyant qu'un reſte d'amitié
Lui fera de mon ſort prendre quelque pitié ?
Privé de ſon amour, pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ſes larmes.
Cette auſtere vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir ;
Cependant, contre moi quoi qu'elle oſe entreprendre,
Je les paye aſſez cher pour y pouvoir prétendre ;
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop heureux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi, ce parfait amour, cette pure tendreſſe
Qui vous fit ſi long-tems vivre pour la Ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir ?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coute
Le cruel ſacrifice....

LE COMTE.

Elle m'aima, ſans doute,
Et ſans la Reine, hélas ! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eût fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet, d'un cœur vraiment fidéle,
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle ;

Et peut-être mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritoient les ſoupirs qu'elle a perdu pour moi ;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre,
Le Ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre,
Un autre a tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah ! ſi pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce ſoit en héros ;
Allez de votre ſang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt-là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier, armé pour ma défaite,
J'irois ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux, qu'elle fuiroit de moi.
Puiſqu'ici ſûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le reméde ?
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le courroux....

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE, LA DUCHESSE,
Suite de la Ducheſſe.

SALSBURY.

VEnez, venez, Madame, on a beſoin de vous,
Le Comte veut périr ; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez ;
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile ;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, *Suite de la Ducheſſe.*

LE COMTE.

Quelle gloire, Madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure, on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu!
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connoître
Que juſques à ce jour, jamais cœur enflammé
N'avoit, en ſe donnant, ſi fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que j'ai voulu le croire,
Je le connoîtrai mieux, quand tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie!
J'en faiſois vanité, le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie aſſez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il eſt vrai, l'excès de ma tendreſſe,
En vous les conſacrant, vous rendit la maîtreſſe;
Je vous donnai ſur eux un pouvoir abſolu,
Et vous l'auriez encor ſi vous l'aviez voulu.
Mais dans une diſgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous eſt inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux

Ne vous laiſſera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous ſeule, & votre hymen funeſte,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reſte.
Ah, Madame, quel coup! Si je ne puis ſouffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obſtine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fiere;
Vous m'avez à la mort condamné la premiére;
Et refuſant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, eſt-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos ſeuls intérêts je me ſois attachée?
Pour voir juſqu'où ſur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, & je ſens qu'en ſes rudes alarmes,
Il ne peut mettre obſtacle à de honteuſes larmes,
Qui des mes triſtes yeux s'apprêtant à couler,
Auront, pour le fléchir, plus de force à parler.
Quoiqu'elles ſoient l'effet d'un ſentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeſte jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour;
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin par ces ſermens tant de fois répétés
De ſuivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, ſauvez-moi du coup qui me ménace;
Si vous êtes ſoumis, la Reine vous fait grace;
Sa bonté, qu'elle eſt prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conſerver.
Si vous aviez flatté l'eſpoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à perſonne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux,
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous ſeule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace;
Mais vivre, & voir ſans ceſſe un rival odieux....
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux!

De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie? Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir;
Vous m'estimeriez moins si j'osois obéir;
Je n'ai point mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrois coupable,
Toujours plein d'un amour, dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux.
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foiblesses!
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.
Tout le tems qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi,
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour peut-être, un jour, il connoîtra sa faute,
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir....

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, GARDES, *Suite de la Duchesse.*

LE COMTE.

MAis, Madame, il est tems que je songe à mourir,
On s'avance, & je vois sur ces tristes visages,
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut,
Pour contenter la Reine, aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah, Ciel! Quoi pour toucher votre ame,
La pitié.... Soutiens-moi....

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame :
Veuille le juste Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire, & de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie.
Avancez, je vous suis. * Prenez soin de ses jours,
L'état où je la laisse a besoin de secours.

* (*à une suivante de la Duchesse.*)

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

L'Approche de la mort n'a rien qui l'intimide!
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide!
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui!
Ciel! mais en lui parlant, as-tu bien sçu lui peindre,
Et tout ce que je puis, & tout ce qu'il doit craindre?
Sçait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent?
Que dit-il?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ELISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut
Montrer que sur sa Reine il connoît ce qu'il peut;
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sçait que mon amour prendra soin de sa vie.

Pour

Pour vaincre ſon orgueil, prompte à tout employer,
Juſques ſur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour derniere eſpérance eſſayer le remede;
Mais la honte eſt trop forte, il vaut mieux que je céde,
Que ſur moi, ſur ma gloire un changement ſi prompt,
D'un arrêt mal donné faſſe tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conſerver ? Pour la Ducheſſe, il l'aime.

TILNEY.

La Ducheſſe ?

ELISABETH.

Oui; Suffolc fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Ducheſſe l'aima, mais ſans m'être infidéle,
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que courant au Palais,
Juſques à la révolte il pouſſa ſes projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eût point de part au crime,
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favoriſé,
L'a pu rendre ſuſpect d'un accord ſuppoſé.
Il a des ennemis, l'impoſture a ſes ruſes,
Et quelquefois l'envie... Ah, foible, tu l'excuſes!
Quand aucun attentat n'auroit noirci ſa foi,
Qu'il ſeroit innocent, peut-il l'être pour toi?
N'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce ſujet téméraire,
Qui faiſant ſon malheur d'avoir trop ſçu te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé ſon deſtin?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le Comte, on le mene au ſupplice.

ELISABETH.

Au ſupplice?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame, & je crains bien, hélas!

Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ELISABETH *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramene.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Enfin, superbe Reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder,
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la même priere
Ces jours qu'il n'emploira qu'à te rendre moins fiere,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguste;
Ton cœur s'est fait esclave, obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends,
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah, que je crains, Madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame!
Une secrette horreur me le fait pressentir.
J'étois dans la prison d'où je l'ai vu sortir,
La douleur qui des sens m'avoit ôté l'usage,
M'a du tems, près de vous, fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit sur-tout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée;
Sans doute il n'étoit là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vint donner,
Il hait le Comte, & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise, & tel est de mon sort....

ELISABETH.

Ah! si ses ennemis avoient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte,
Qui me pût....

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE.

ELISABETH.

APprochez; qu'avez-vous fait du Comte?
On le mene à la mort, m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas
Importe à votre gloire, ainsi qu'à vos Etats;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ELISABETH.

Ah! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi! l'on sçait que tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter,
Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter?
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on payera de sa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'Etat,
D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CECILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amere;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

ELISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire? Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre,
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang si l'on répand le sien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir, je ne puis craindre rien,
Madame; & quand le tems vous aura fait connoître
Qu'en punissant le Comte, on n'a puni qu'un traître,

Qu'un ſujet infidéle....

ELISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui s'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entrepriſe :
Tu m'as par tes conſeils honteuſement ſurpriſe,
Tu m'en feras raiſon.

CECILE.

Ces violens éclats....

ELISABETH.

Va, ſors de ma préſence, & ne replique pas.

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

DUcheſſe, on m'a trompée; & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt ſi-tôt rendu, cette peine ſi prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte;
Et, pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il eſt puni.
Durs, mais trop vains remords! pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine;
Condamnez, déteſtez ma barbare rigueur,
Par mon aveugle amour je vous coute ſon cœur;
Et mes jaloux tranſports favoriſant l'envie,
Peut-être encore, hélas! vous coûteront la vie.

SCENE VI.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

QUoi, déja de retour? As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? Eſt-il exécuté?

TILNEY.

Madame....

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'eſt-ce donc ? qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes ! je crains le plus grand des malheurs,
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs !
Auroit-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne...
Ne m'apprends point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile tranſport !
C'en ſera fait ſans doute.

TILNEY.

Oui, Madame.

ELISABETH.

Il eſt mort.
Et tu l'as pu ſouffrir !

TILNEY.

Le cœur ſaiſi d'alarmes,
J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, Madame, ont tout précipité,
Déja ce triſte arrêt étoit exécuté ;
Et ſa perte ſi dure à votre ame affligée,
Permiſe malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELISABETH.

Enfin, ma barbarie en eſt venue à bout.
Ducheſſe, à vos douleurs je dois permettre tout ;
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je déſire.

LA DUCHESSE.

Je céde à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et, comme il m'eſt honteux de mourir par mes larmes,
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte ne vit plus, ô Reine, injuste Reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran par le sang affermi....

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ELISABETH.

HE bien! c'en est donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand....

ELISABETH.

Je le sçais, & le sçais à ma honte;
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser, vous m'auriez bien servie;
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sureté?
Votre fiere amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, & vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé!
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice

Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

ELISABETH.

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, &, sans que rien l'étonne,
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la Reine me soupçonne*,
Voyez-la de ma part, & lui faites sçavoir,
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre, accablé de mes mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis.
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai souffert
C'est de voir que déja triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver....
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse, il y monte :
Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte ;
Et saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on differe,
Tant que vous ayez sçu ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter,
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux ; déja le fer s'apprête,
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée....

ELISABETH.

Ah ! ne dites plus rien,
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fiere de tant d'honneurs, c'est par lui que je régne,
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne ;
Par lui, par sa valeur, ou tremblans, ou défaits,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix,

Et j'ai pu me résoudre.... Ah, remords inutile !
Il meurt, & par toi seule, ô Reine trop facile !
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'Etat répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste ?
Sur un échafaud, Ciel ! quelle horreur ! quel revers !
Allons, Comte, & du moins, aux yeux de l'Univers,
Faisons que d'un infâme & rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le Ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

FIN.

